

Quand finit la jeunesse : [suite]

Autor(en): **Marcel, Etienne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 51

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'opinion d'un Allemand sur l'usage de la bière. — Vous savez que les Allemands se fâchent généralement lorsqu'on leur dit que la bière, leur boisson favorite, allourdit le corps et l'esprit; ils considèrent cela comme une méchanceté à leur adresse. Voici cependant ce que dit à cet endroit un des plus sérieux écrivains de l'Allemagne, Gottschall, dans un ouvrage qui a pour titre: *La France jugée par l'Allemagne.*

« Avant le second Empire, la bière, à Paris, était une exception, à présent elle est devenue la règle. Il y a partout de véritables cabarets allemands; bien plus, dans tous les cafés on boit de la bière. C'est à cela qu'il faut attribuer la quantité d'ivrognes abrutis qu'on rencontre dans les rues, tandis qu'autrefois les Parisiens avaient des ivresses pétillantes et batailleuses. La bière est l'ennemie de la grâce et de la légèreté; c'est une boisson essentiellement germanique. »

Dans l'analyse qu'il fait de l'ouvrage que nous venons de citer, M. Francisque Sarcey, de Paris, fait les réflexions suivantes :

« Il y a du vrai dans ce que dit Gottschall, mais la révolution dont il parle n'est pas si avancée qu'il le suppose. Il faudra bien des générations pour que la bière épaisse notre sang et notre intelligence, pour qu'elle allourdisse notre humeur naturellement vive et moqueuse. Mais puisque la bière est entrée dans l'usage ordinaire, je souhaiterais que nos brasseurs la fissent bonne, et que nous ne fusions plus forcés de nous approvisionner en Allemagne. Si nous devons nous épaisser le corps et l'esprit, que ce soit au moins avec de la bière faite chez nous et par nous. »

Comment il faut fermer et ouvrir les lettres. — N'avez-vous jamais remarqué, sur la place de l'hôtel des postes, nombre de gens qui froissent fiévreusement et déchirent l'enveloppe des lettres cachetées qu'elles viennent de retirer, en cherchant en vain à introduire l'index sous la patte de l'enveloppe pour l'ouvrir? Cela se voit à chaque instant et cela n'arriverait pas si chacun prenait la simple précaution, en fermant ses lettres, de ne pas humecter le bord gommé dans ses extrémités, afin que le doigt, le couteau à papier ou les ciseaux puissent s'introduire sous la patte. On conserverait ainsi une enveloppe qui peut parfois être fort utile, soit pour attester la date à laquelle elle a été consignée à la poste, soit encore par le nom ou la raison de commerce qu'elle porte ordinairement en tête, et précisément sur la partie qu'on déchire en ouvrant.

On crâno petit tailleu.

(*suita*).

Lo géant que ve que cé petit botasson dè tailleu étâi tot parâi on rudo lulu, s'ein allâ on bet avoué li. Arrevâ vai on bio ceresi, tserdzi dè graffions, sè desiront: Vouaïque que no va bin po féré lè diz-hâorès! et lo géant corbâ onna brantse dâo coutset po que lo tailleu pouéssè pequottâ et sè repètrè; mâ quand lo chenidre eut eimpougni ellia

brantse et que lo géant l'eut laichâ corrè, lo petit crazet, que ne put pas la rateni, fut prevolâ per su lo ceresi, que passâ dè la part delé.

— Coumeint! lâi fâ lo géant, te n'as pas pi z'u la fooce dè rateni cé bet dè brantse?

— Pouh! que parlè-tou dè fooce! qu'est te çosse po on hommo qu'ein a éterti 7 d'on coup! y'é chàotâ à pi djeints lo ceresi po vairè se y'avâi dâi z'âo dein cé nid qu'on vai lé d'amont; essiye vai d'ein féré atant.

Lo géant coudi bin s'eimbriyi, mâ motta! ne put pas ietz et fut adé mé ébâyi dè cé petit l'hommo. L'einvità po allâ cutsi tsi li, et quand l'arreviront à l'hotô, troviront lè frârs dâo géant chetâ déveron lo soyi que rupâvont à tsacon on muton, sein couté ni fortsetta; mâ rondzivont cein coumeint 'na piauta dè dzenelhie, Lo tailleu fut pas trào maureçu et quand l'eut soupâ on lo fe cutsi dein ion dâi lhi dè cliâo géants, iò sè fourrà eintrémi lè dou cousins, kâ l'arâi étoffâ dézo lo lévet.

Tot parâi lè géants n'étiot pas à lâo z'ése avoué cé tailleu, kâ d'après cein que cé que l'avâi reincontrâ lo matin lâo z'avâi de, cé petit crapaud arâi pu lè z'eimbétâ; assebin, quand fut eindroumâ, ion dè leu pre on paufai asse gros que 'na presse et s'ein va découté lo lhi po l'assomâ. Pè bounheu que lo tailleu s'étâi fourrà per dézo lo coussin, kâ l'autro baillâ 'na taula ramenâie avoué son paufai su lo mâiteint dâo lhi, que lo lévet, lè linsu, la tiutra et la paillèsse furont apliati coumeint 'na folhie dè timbro, et lè gaillâ sè peinsiront que lo tailleu étâi émelluâ et que faillâi atteindrè âo matin po sailli lè brequès dè sa carcasse.

Mâ lo matin, quand lo viront sailli que dévant ein faseint son vergalant et dié qu'on tienson, li qu'on créyâi éclliaffâ et mortibus, sè peinsiront que l'étâi lo « nion-ne-l'out », et décampiront dè poàirè que ne lè z'escofiyâi po sè reveindzi.

Lo tailleu, restâ solet, sè reinmodâ et arrevâ prés dâo tsaté dâo râi, iò s'étaise su on prâ po sè reposâ. Lè dzeins que passâvont perquie tandi que droumessâi et que liaisiron su sa cheintere: y'ein escofiyo 7 d'on coup! se desiront que dévessâi étrè on tot terriblio et que lo râi farâi bin dè l'eingadzi po se dâi iadzo y'avâi onna guerra. Lo râi, à quoui on alla cein racontâ, fe d'accou et l'einvoâ on ambassadeu po tâtsi d'einrolâ cé étrandzi que dévessâi étrè, à cein qu'on desâi, on sans-quartier dâo tonaire dâi z'ilès.

(*La fin deçando que vint*).

QUAND FINIT LA JEUNESSE

II

— Ma chère enfant, — disait M^{me} de Saive, belle vieille femme aux traits purs, au regard doux et grave, aux cheveux argentés, — ma chère enfant, j'ai parfois des hésitations, des doutes, en pensant à l'avenir. J'en viens même à craindre, par moments, que tu ne sois pas heureuse.

— Pas heureuse, ma tante! Et que me manquera-t-il donc? N'aurai-je pas un château en Touraine, un hôtel aux Champs-Élysées?

— Assurément, ma bonne.

— Plus un coupé pour les jours de pluie, un poney-

chaise que je conduirai moi-même, et une victoria pour aller au Bois ?

— Sans doute.

— Un trousseau ravissant, un revenu raisonnable, et une maison parfaitement montée ?

— Oui, ma mignonne.

— Une livrée d'un goût irréprochable, un cocher et un groom anglais, et des chevaux dont certes parlera tout Paris ?

— Je le présume.

— Une position brillante, et un salon que je saurai rendre délicieux ?

— Sans contredit.

— Et, enfin, un mari qui aura assez de sagesse et de tendresse pour ne point contrarier mes goûts, et assez d'esprit pour comprendre que je saurai faire un brillant usage de sa fortune ?

— Cela est vrai... Mais dis-moi, ma petite Gabrielle, pourquoi as-tu gardé le mari pour la fin ?

— Parce que... parce que... Parce qu'ordinairement, ce n'est pas le mari que l'on considère d'abord, mais bien sa situation, sa fortune, *ses circonstances*, comme disent les Anglais, et la plus ou moins belle position que vous fera le mariage.

— Ah ! — fit madame de Saive avec un long soupir, — ce n'était pourtant point cela que j'avais cherché dans le mien.

— Eh ! ma tante, — interrompit Gabrielle en riant, — ne vous êtes-vous point mariée devers mil huit cent trente ? On était si romanesque alors, si désintéressé et si sentimental !... Aujourd'hui, Dieu merci, on sait que la tendresse, que les jolies petites câlineries de la vie à deux ne suffisent pas longtemps ; que l'on ne peut pas compter parmi les élus, pas être *du monde*, en un mot, si on ne lui apporte pas beaucoup de richesse et d'élégance. »

A ces paroles de sa nièce, madame de Saive se tut un moment, puis elle reprit d'une voix légèrement attristée :

— Je suis peut-être coupable à ton égard ; je crains de t'avoir mal conduite, mal élevée, Gabrielle, chère orpheline, gentille enfant que m'avait laissée ma sœur.

— Vous, ma tante ?... Oh ! détrompez-vous. Vous verrez comme on me recherchera quand je serai mariée. Et je vous jure que, dès à présent, tout le monde s'accorde à dire que mon éducation vous fait le plus grand honneur. Pour ma part, je vous assure que, grâce à votre affection, à vos soins maternels, je me suis toujours trouvée la plus choyée des nièces, et presque la plus heureuse des filles.

— Ce n'est pas tout d'être heureuse ; il faut encore savoir rendre les autres heureux, — murmura madame de Saive d'une voix timide.

— Eh quoi, tante, vous ai-je jamais causé quelque chagrin ?

— Non, ma chère enfant, tu as toujours été l'orgueil et la joie de ma vie... Mais ton futur mari : mais Alfred ?

— Eh bien, Alfred ?... A-t-il à se plaindre de moi ? Ne lui donnai-je pas ma main, ma personne, ma fortune ? Que demanderait-il encore ?... Est-ce que le cadeau n'est pas assez brillant ?

— Il lui faudrait, avec cela, ton affection, ton dévouement, — insista madame de Saive.

— Mon affection, vraiment ? Ne la lui ai-je pas donnée ? Ne l'ai-je pas préféré au petit marquis de Colne, qui n'était pas fort riche, et au général Lajonchère, qui me semblait un peu vieux !... Et quant au dévouement, il verra, certes, si je ne sais pas m'utiliser, m'ingénier, me multiplier même, pour bien tenir ma maison, pour faire citer mon salon comme l'un des plus brillants de Paris, et monsieur Alfred Duperré comme un des plus fortunés

banquiers de l'univers, ayant une grande fortune, un goût parfait, et une femme des plus charmantes.

— Oh ! je n'en doute pas, ma chère Gabrielle... Mais pour votre intimité... dans votre intérieur ?

— Eh ! ma tante, a-t-on un intérieur, quand on vit beaucoup dans le monde ?... Le matin, on se voit au déjeuner, nécessairement ; c'est dans l'ordre. Puis, monsieur s'en va à ses affaires, et madame à ses emplettes et ses visites ; ou bien elle prépare ses toilettes et arrange ses projets. Les trois quarts du temps, dans l'après-midi, j'ai mon *lunch* toute seule ; puis j'irai au Bois, seule aussi, fort souvent, et Alfred ne m'y rejoindra qu'après la clôture de la Bourse. Nous rentrerons, il est vrai, à notre hôtel ensemble, mais ensuite, la plupart du temps, nous irons dîner en ville, ou si nous restons chez nous, nous aurons du monde à dîner. Après cela, il faudra s'habiller pour le théâtre, pour le bal et les soirées. Nous irons tous les deux, c'est dans l'ordre. Mais se voit-on, se trouve-t-on dans l'intimité, au milieu de trois cents personnes, ou dans une loge à l'Opéra ?

— C'est fort bien, mon enfant. Mais, ton mari, Alfred, s'accommodera-t-il toujours de cette vie ?

— Parfaitement, ma tante, car il y est, comme moi, habitué.

— Oui, Gabrielle, cette vie de triomphes, de fêtes et d'agitations, paraît charmante tant que la jeunesse dure,

— Oh ! ma tante, quand on a la chance d'être riche, heureuse et belle, on peut la faire durer, rapportez-vous-en à moi.

— Bien, mon enfant, mais après ?

— Après ?... Beaucoup plus tard ?... On a un salon encore ; on ne brille plus par soi-même, mais pour se distraire ; on patronne les étoiles naissantes, les jeunes célébrités ; on ne danse plus, mais on joue ; on cause quand on ne peut plus chanter. Et, — bien qu'on soit devenue vieille, — lorsqu'on a été belle et brillante, et fêtée, il y a autour de vous tout un monde qui s'en souvient. Sur ce monde-là, croyez-moi, vous réignez encore.

— C'est bien, ma Gabrielle ; règne longtemps, sois heureuse toujours, pour que ta vieille tante, qui n'a pas d'autre cour, elle, que quelques fidèles amis, n'ait pas à emporter un regret dans la tombe.

— Ne parlons pas aujourd'hui de tombe et de regrets, — dit Gabrielle en riant et en embrassant sa tante. — Une fiancée ne doit porter que du blanc et du rose, le noir est défendu... Et là-dessus, je retourne à mes chiffons. »

Presqu'aussitôt elle reparut dans son coquet appartement, riieuse et triomphante au milieu de ses amies, radieuse au milieu de ses bijoux et de ses dentelles.

(A suivre.)

E. MARCEL.

Il y a quelque temps, tout le petit village de F... était en fête. Le soir, un nombreux groupe d'ouvriers de divers métiers y réglait une contestation à coups de poing. Quoique la lutte fut complète, elle ne faisait néanmoins pas présumer de graves résultats ; mais elle produisit assez de bruit pour attirer un agent de police. A la vue de celui-ci, décoré de sa plaque argentée, tous prirent la fuite, à l'exception d'un ouvrier boulanger, qui cherchait sa casquette. L'agent le saisit au collet en lui disant :

— Vous allez me renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette affaire.

— Eh bien, monsieur, répond le pauvre garçon tout étourdi, je vous assure que je ne sais pas grand'chose ; j'ai été presque tout le temps dessous.